Où commencent les choses ? 2008, un jour de février à Munich : je viens d'acheter sur la Marienplatz un livre de Sándor Márai – pas un roman, des textes courts. Il s'intitule *Die vier Jahreszeiten* ("Les quatre saisons"), et il a l'air un peu triste, une tige cassée,

Cees Nooteboom

Lettres à Poséidon

traduit du néerlandais (Pays-Bas) par Philippe Noble

une grosse fleur qui penche, les pétales encore serrés mais déjà un peu flétris, image mélancolique mal accordée à cette journée soudain ensoleillée au cœur de l'hiver.

ACTES SUD

"LETTRES NÉERLANDAISES"
série dirigée par Philippe Noble

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Tu m'y as peut-être vu ? Un mortel sur l'une de tes côtes, un homme qui danse dans ton œuvre d'art en essayant de ne pas tomber, qui se penche, libère un galet de l'emprise de ses voisins, l'emporte chez lui pour méditer sur toi, sur toi et sur le destin des dieux et des hommes, et qui, dans le silence de sa maison, soulève encore une fois cette pierre, comme si, avec cette fraîcheur pétrifiée, il tenait le temps lui-même entre ses mains.

Alors que Cees Nooteboom trouve un peu de repos le temps d'un déjeuner dans une ville allemande, Poséidon, le dieu de la mer, semble soudain lui faire un signe. D'autres que lui n'auraient nullement remarqué cet effleurement du hasard, mais pour l'auteur de *L'Histoire suivante* la voie d'un livre à venir s'ouvre indéniablement.

Ainsi s'est imposé ce recueil : alternance de réflexions, de méditations et de lettres adressées à Poséidon. Des récits de quelques pages qui cheminent sur le fil poétique de l'art, de la philosophie ou tout simplement de la contemplation pour finalement faire écho, entre harmonie et questionnement, à ces lettres étranges et puissantes qui révèlent l'espace des Dieux aujourd'hui invisible au cœur des hommes.

CEES NOOTEBOOM

Cees Nooteboom est l'un des plus grands écrivains européens d'aujourd'hui. Il a reçu les plus hautes distinctions littéraires aux Pays-Bas, en Allemagne, en Autriche et en Espagne. Ses livres sont traduits dans le monde entier.

DU MÊME AUTEUR

Rituels, Calmann-Lévy, 1985 ; Seuil, 1994 ; Folio, 2006.
Mokusei !, Actes Sud, 1987 ; Folio, 2000.
Dans les montagnes des Pays-Bas, Calmann-Lévy, 1988 ; Babel n° 126.
Le Chant de l'être et du paraître, Actes Sud, 1988 ; Folio, 2000.
Le Bouddha derrière la palissade, Actes Sud, 1989.
Une année allemande, Actes Sud, 1990.
L'Histoire suivante, Actes Sud, 1991 ; Folio, 2000.
Zurbaran, Flohic, 1992.
Philippe et les autres, Calmann-Lévy, 1992 ; Folio, 2006.
Désir d'Espagne , Actes Sud, 1993.
Autoportrait d'un autre, Actes Sud, 1994.
L'Enlèvement d'Europe, Calmann-Lévy, 1994.
Du printemps, la rosée, Actes Sud, 1995.
Le chevalier est mort, Calmann-Lévy, 1996.
Le Jour des morts, Actes Sud, 2001 ; Folio, 2006.
Le Matelot sans lèvres, Le Passeur, 2002 ; Folio, 2005.
Hôtel Nomade, Actes Sud, 2003.
Le Labyrinthe du pèlerin. Mes chemins de Compostelle, Actes Sud, 2004.
Perdu le paradis, Actes Sud, 2006.
Un art du voyage (avec Eddy Posthuma de Boer), Actes Sud, 2006.
Pluie rouge (illustrations de Jan Vanriet), Actes Sud, 2008.
Tumbas. Tombes de poètes et de penseurs (photographies de Simone Sassen), Actes Sud, 2009.
La nuit viennent les renards, Actes Sud, 2011.
Zurbarán : œuvres choisies 1625-1664, Hazan, 2011.

Titre original :
Brieven aan Poseidon
Éditeur original :
De Bezige Bij, Amsterdam
© Cees Nooteboom, 2012

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02787-2

CEES NOOTEBOOM

Lettres à Poséidon

traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Philippe Noble

ACTES SUD

À Siegfried Unseld,
qui a changé tant de choses pour moi.

The death of one god is the death of all.

Wallace Stevens

Où commencent les choses ? 2008, un jour de février à Munich : je viens d'acheter sur la Marienplatz un livre de Sándor Márai – pas un roman, des textes courts. Il s'intitule *Die vier Jahreszeiten* ("Les quatre saisons"), et il a l'air un peu triste, une tige cassée, une grosse fleur qui penche, les pétales encore serrés mais déjà un peu flétris, image mélancolique mal accordée à cette journée soudain ensoleillée au cœur de l'hiver. Il y a bien longtemps, quand personne ne parlait encore de Márai, Klaus Bittner m'a donné à Cologne son dernier journal, des pages amères, chiches, des notes prises au cours des quelques années qui précédèrent son suicide, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. En exil à San Diego. Pourquoi diable San Diego ? Je connais la ville, comment fait un cosmopolite hongrois pour se retrouver là au terme d'une vie dont le dernier son est un coup de revolver ? Sa femme, avec qui il avait voyagé tout au long de sa vie, était tombée malade. Il lui rend visite au foyer médicalisé où elle réside, elle meurt, ses cendres sont dispersées dans l'océan. Il continue seul, de plus en plus difficilement, lit Aristote, le journal devient douloureux, fragmentaire. Puis la mort vient, il ignorera à jamais son grand succès

– posthume. Mes amis hongrois s'étonnent de l'enthousiasme suscité par ses romans. Ils leur préfèrent ses journaux, ses récits de voyage. Sa présence était une clarté dans un long siècle ténébreux, celui du fascisme et du communisme, des frontières constamment déplacées. Avec ma nouvelle acquisition, je vais jusqu'au Marché aux Victuailles, cherchant une place où m'installer pour lire. Les gens sont assis en plein air. À la terrasse d'un restaurant, je vois une chaise encore libre. Je commande une coupe de champagne pour fêter ce premier jour de printemps et me mets à lire. Le livre a paru en 1938, mais ce que je lis est l'œuvre d'un contemporain, d'un homme qui passe sa vie à observer et à lire, à voyager et à écrire. J'ai pris ma place au hasard mais, sur la serviette que l'on m'apporte, le nom de Poséidon s'étale en lettres bleues, la couleur de la mer aux rives de laquelle je vis l'été. Ce doit être un signe, quelqu'un veut me dire quelque chose et j'ai appris à obéir à de tels signes. Le dieu est représenté avec son trident et, bien que je sois en pleine écriture d'un livre, je décide que, dès que j'en aurai terminé, je lui écrirai des lettres, de petites collections de mots qui l'informeront de ma vie. L'hiver allemand s'est mué en été hispanique, mon livre est achevé et, dans l'espèce de vide qui s'installe ensuite, comme toujours dans ces moments-là, je me remémore cette journée d'hiver ensoleillée d'il y a six mois. Dans trois jours, j'entre dans ma soixante-seizième année. Le lendemain commence le mois d'août, le mois de l'empereur Auguste. Je n'ai encore jamais écrit à un dieu. Le soir descend sur l'île, la mer est toute proche, la mer de Poséidon, les rochers près desquels je vais toujours nager. Je regarde l'immense surface doucement

ondoyante, son mouvement dans le dernier brasillement du soleil. Hormis le battement de l'eau contre la roche, pas un bruit. Je n'ai plus qu'à commencer.

POSÉIDON I

Sur un bas-relief du v^e^ siècle avant ce Christ qui t'a supplanté, mais que nous utilisons pour fracturer en deux le temps infini, les douze dieux de l'Olympe forment une longue file. Ils sont munis de leurs attributs, mais on ne sait pas très bien où ils vont. Apollon, Artémis, Zeus, Athéna. Puis c'est ton tour. Tu es le premier à te retourner, mais la toute jeune Héra derrière toi a fermé les yeux, elle ne te rend pas ton regard. Que regardes-tu ? Tu poses la main gauche sur ton flanc droit, tu tiens nonchalamment ton trident, cette arme singulière à laquelle nous te reconnaissons toujours. Tu l'employais pour pêcher, tous les poissons t'appartenaient. Vous vous tenez tous le torse de biais, vous avez quelque chose d'assyrien, de babylonien, comme si vous ne pouviez pas encore vous détacher de la pierre. C'était au temps où nous ne pouvions pas encore nous détacher de vous. Pourquoi t'ai-je choisi, toi ? Parce que je vis une partie de l'année au bord de cette mer qui est tienne ? Parce qu'avant de partir pour le Nord au début de l'automne, je vais me baigner toujours au même endroit au pied des rochers, qu'il pleuve ou qu'il vente ? Je le fais pour demander si je suis admis à revenir l'année suivante, mais à qui le demander, sinon à toi ?

J'ai longtemps cherché quelqu'un à qui écrire, mais comment écrit-on des lettres à un dieu ? C'est bien simple : ça ne se fait pas, et pourtant on le fait. Ce que l'on écrit, on l'abandonne sur la plage, sur un rocher près de la mer, et l'on espère que le dieu le trouvera. Ce seront les choses que je lis, que je vois, que je pense. Que j'invente, que je me rappelle, qui m'étonnent. Des nouvelles du monde, comme celle de cet homme qui a épousé une morte. Peut-être les trouveras-tu, peut-être le vent les emportera-t-il. Je les aurai écrites en pensant que tu voulais peut-être encore entendre parler du monde. Ce qui se passera ensuite, je ne le sais pas, je ne le saurai jamais. Tout au plus puis-je l'inventer. Je n'ai jamais espéré de réponse. Une question que je me suis toujours posée : quel effet cela vous a fait, le jour où il n'y a plus eu personne pour vous adresser une prière, une demande à exaucer. Il doit bien y avoir eu un dernier fidèle. Qui était-ce ? Où ? En avez-vous parlé entre vous ? Nous contemplons vos images, mais ce n'est pas vous. Étiez-vous jaloux des dieux qui vous ont succédé ? Et maintenant qu'eux aussi sont laissés à eux-mêmes, en riez-vous ?

MARIAGE AVEC UN CHAPEAU

Dans un petit village du Midi de la France, un homme de soixante-huit ans a épousé une femme qui n'a plus d'âge, parce qu'elle est morte. Ils avaient vécu vingt ans ensemble et voulaient se marier, mais elle était tombée malade et était décédée. Lors de la cérémonie de mariage, autorisée spécialement par le président de la République, l'homme apporta le chapeau de la morte. Dans *Le Golem* de Meyrink, le héros adopte les pensées de la personne dont il porte le chapeau. Que pensait le chapeau de la femme le jour de ses noces ? Il y avait des dizaines d'invités. Le chapeau les a-t-il reconnus ? Et qu'a-t-il dit à l'homme, lorsqu'ils se sont retrouvés tous les deux, seuls, dans leur maison ?

SIÈGE

Au Prado, dans l'une des salles à l'étage de la nouvelle extension. Un tableau de Pieter Snayers. Il n'y a pas d'autres visiteurs, ce qui renforce considérablement l'effet du silence qui règne dans ce tableau. Là où je suis, la température extérieure atteint presque quarante degrés, mais dans le tableau il a neigé, je sens la neige à mes pieds. Nous sommes en 1641. Nous sommes espagnols, notre guerre contre la France dure depuis sept ans déjà, et elle en durera encore dix-huit. Nous nous tenons sur une colline élevée, nous embrassons du regard la plaine en contrebas, le noyau urbain et les remparts d'Aire-sur-la-Lys. Notre vue s'étend jusqu'à l'horizon, une bande bleutée de terre basse, éclairée par la lumière nordique et dominée par des nuages comme on n'en voit que dans ces contrées lointaines. Notre langue rend un son étrange dans ce décor, autour de nous deux ou trois arbres, quelques chiens. Nous devons reprendre la place et c'est bien ce que nous allons faire. On peut le lire dans les livres. À gauche, en dessous de nous, les troupes, dans ces minutes irréelles de silence qui précèdent chaque bataille. Tout en bas l'ennemi, invisible, qui nous attend. Celui qui bien plus tard nous regarde, nous relève un instant de la mort sans nos noms,

mais nos pensées de ce jour, nous les gardons pour nous. Ce qu'il voit, c'est de l'histoire, ou de l'art, ou les deux à la fois. Mais il ne sait rien de l'haleine qui ce matin-là s'échappait de nos bouches, rien du cri des corneilles, ni du choc des sabots de nos chevaux sur le sol gelé.

BAYREUTH

Cela revient chaque été, aussi sûrement que Wimbledon et le Tour de France. Soudain le vent apporte des sons allemands dans mon jardin méditerranéen. Ils sont encore mal assurés, ils ignorent s'ils sont les bienvenus. Des cuivres, des voix aiguës et fortes, des cymbales. On dirait qu'ils avancent à tâtons. Tout dans mon jardin, je le sens, est sur le qui-vive, prêt à résister. Les palmiers, l'hibiscus, les cactus, le papyrus, plantes qui dépériraient dans les froides brumes du Nord. Mais la musique n'a aucune pitié, elle savoure son pouvoir. J'entends l'étirement des voyelles germaniques, les accents militaires du chœur, le tranchant de cette autre langue, la vénerie sonore des cors, la montée en puissance d'un grand orchestre, la trahison de Tristan, qui livrera Isolde à son roi, la colère d'Isolde, le cri de ce chagrin qui, travesti en chant, frôle dans sa course le pâle lilas de la dentelaire, se déchaîne dans les bougainvillées telle une brusque bourrasque qui laisse après elle des taches mauves sur le sol. Et moi, au milieu de tout cela, me voilà déraciné, jardinier nordique sous les oléastres, pris dans la contradiction de ma vie.

POSÉIDON II

Tu es un dieu, et je suis un homme. C'est, qu'on le veuille ou non, le statu quo. Mais j'ai peut-être le droit de poser maintenant les questions que j'ai toujours voulu poser. Qu'est-ce qu'un homme pour vous ? Nous méprisez-vous parce que nous sommes mortels ? Ou est-ce exactement le contraire ? Nous jalousez-vous parce qu'il nous est permis de mourir ? Car vous ne pouvez évidemment pas échapper à votre sort, même si nous ignorons où vous êtes à présent.

Personne ne parle plus jamais de vous, il y a peut-être de quoi vous rendre amers. On dirait que vous vous êtes évaporés.

Et pourtant, s'il est vrai que vous êtes immortels, et c'est bien ce que je pose en principe, vous ne pourrez jamais disparaître. La fin du monde dont tu parlais n'a pas encore eu lieu. Êtes-vous toujours aux abords de vos temples désertés ? Les sacrifices que nous vous offrions étaient-ils votre drogue ? Vous languissez-vous de nous ? Pendant un moment, nous sommes à votre image, puis nous nous effondrons, ruines qui continuent à penser et parler. Alors, nous ne vous ressemblons plus.

Mais qu'y a-t-il de plus mystérieux, un être qui peut mourir, ou un être qui n'en aura jamais le droit ?

Et j'en reviens ainsi à ma première question : que pensez-vous au juste de nous ?

Aujourd'hui, descendu au bord de la mer, vent de tempête. Resté longtemps assis sur un rocher à regarder les vagues, grises et furieuses. Pas de réponse, évidemment. Autrefois vous vous déguisiez régulièrement en mortels, pour nous dire quelque chose. Parfois je pense que c'est encore vrai, que j'ai rencontré l'un d'entre vous. Mais pas moyen d'en avoir la certitude.

RENCONTRE

Deux garçons viennent à ma rencontre sur l'étroit sentier qui mène de la mer au village.

L'un est en pleine puberté, grand, non formé, tout dans son corps se dégingande. De ce fait, la démarche du garçon beaucoup plus petit qui le suit paraît bien plus circonspecte. Noiraud, méridional, romain. J'ai du mal à estimer son âge, peut-être neuf ou dix ans, mais ce qui me frappe est le regard entièrement tourné vers l'intérieur. Évidemment, je ne peux pas savoir ce qu'il y voit, mais le mystère de cette extrême concentration me fait chuter dans le temps. Combien de temps s'est-il écoulé depuis que j'avais cet âge ? Pourquoi ai-je le sentiment de reconnaître quelque chose ? Celui que je suis aujourd'hui, près de soixante-dix ans après, était-il déjà présent dans l'enfant dont je ne me souviens pas ? Cette énigme m'accompagne tout le reste de la journée. Est-ce possible, qu'un autre soit le miroir où votre âge s'évapore ? D'où me vient cette pensée, de m'être rencontré moi-même ? Et si ce n'est pas le cas, qui donc ai-je rencontré, que je ne connaîtrai jamais ?

INVALIDES

Ces morts sont à jamais invalides. Ils ne bougeront plus jamais. Leurs dix cercueils sont disposés selon une symétrie cérémonielle face au bâtiment classique à l'arrière-plan. Il y a un espace considérable entre le bâtiment et les cercueils. Sur la photo, cet espace paraît blanc, comme s'il avait neigé. En son milieu, une unique figure centrale, le président de la République. C'est lui qui a rapatrié ces morts. Invisible sur la photo, la question qui n'est pas posée ici : de quelle guerre s'agit-il ? Du fait que la distance empêche de distinguer la moindre expression des visages, ce qui domine, c'est la dramaturgie du nombre, cet homme seul face à beaucoup d'autres. Louis XIV a bâti ce dôme pour ses soldats, Napoléon y est inhumé et il est difficile de ne pas penser à lui en cet instant. Un pathos particulier s'attache à cette capture du sentiment de deuil dans une géométrie à la pureté théâtrale. Derrière le président, sur une ligne diagonale, quelqu'un salue, son grade est invisible à cette distance. Les troupes postées devant le bâtiment, sur les côtés et près des cercueils forment un pentagone, une figure classique. Il a dû y avoir des sons, mais sur la photo, seul règne le silence.

POSÉIDON III

Aujourd'hui, j'ai lu un texte de Kafka que je ne connaissais pas. Il porte ton nom, Poséidon.

Kafka est un continent, chez lui on finit toujours par tomber sur des endroits où l'on n'était jamais venu auparavant. Si nous partons du principe que certaines formes de littérature sont intemporelles, alors tu vis encore, mais tu n'en es pas plus heureux pour autant. À peine t'ai-je vu marcher dans un cortège de dieux, que je dois déjà corriger ton image, car tu n'as absolument pas le temps de t'adonner à ce genre de choses. Trop de boulot. D'après Kafka, tu n'as d'ailleurs jamais vu la mer, sinon une fois tout au plus, lorsque tu as gravi péniblement l'Olympe. La mer était là, tout en bas, grande, grise et mouvante. Ceci n'est pas dans le texte, c'est moi qui le dis. Sur l'île où j'habite, la montagne n'est pas aussi haute que l'Olympe, mais une fois par an j'en fais l'ascension et je vois la mer. Grande, grise et mouvante, je l'ai déjà dit. Comme tu te tiens toujours au-dessous des vagues, tu ne connais donc pas, en fait, l'élément sur lequel tu règnes. Je ne sais pas ce que je dois en penser. Un dieu sous-marin fatigué, c'est ainsi que Kafka te voit. Sous un plafond transparent et mouvant. Agité. Quelqu'un qui passe son temps

à compter, à qui incombe la gestion de toutes les eaux. Tu es obligé de continuer à t'en charger, parce qu'ils n'ont personne d'autre. Qui "ils" sont, Kafka ne le dit pas – c'est bien de lui, ça. L'image est affligeante. Un vieil homme assis à une table et qui ne fait que travailler, dans les profondeurs marines. De trident, pas question, toute cette histoire t'irrite au plus haut point. Pas un mot non plus des Néréides, ni des sirènes. Tu n'as d'ailleurs jamais vraiment navigué non plus. Tu attends la destruction du monde, c'est ce que tu sembles avoir dit. Juste avant la fin, quand tu refermeras les livres de comptes, tu iras peut-être "faire encore rapidement une petite tournée" en bateau, écrit Kafka. Une petite tournée, je ne sais pas comment me débarrasser de cette idée.